

Géza Szász

Le récit de voyage entre géographie, histoire et littérature

Introduction

Le présent article renoue avec une réflexion menée à intervalles plus ou moins longs, depuis plus de quinze ans.

Vers le milieu de la décennie précédente, dans le contexte de l'après-thèse, nous étions amenés à repenser les grandes orientations de nos activités de chercheur. En vertu des directions de recherche exposées dans la conclusion générale de la thèse, s'agissant d'une histoire des représentations, nous avions en perspective, afin de donner plus d'autorité à nos résultats, l'élargissement du corpus analysé. La reconstitution de l'image de la Hongrie en France sous la Monarchie de Juillet, fondée essentiellement sur les récits de voyages et des articles de presse, serait plus complète et, surtout, plus nuancée après le dépouillement d'autres types de sources, inexploités ou très peu exploités, comme les livres d'histoire ou de géographie, les dictionnaires, les correspondances diplomatiques. D'autre part, une étude comparée de la représentation d'autres pays de l'Europe durant la même période pourrait déterminer la place relative de la Hongrie dans la conscience collective. Côté hongrois, l'analyse des récits des voyages effectués par des Hongrois en France pendant notre période rendrait également possible la constitution d'un « miroir commun » (Szász 2003).

Néanmoins, vu leur faible présence en Europe Centrale, l'histoire des voyages et l'évolution du genre du récit de voyage exigeaient aussi un effort de réflexion supplémentaire de ma part. Nous avons d'abord consacré à ce sujet une communication à Szeged, en octobre 2004 (Szász 2004) et, deux ans plus tard, une autre, présentée à Cracovie¹, mais qui n'a pas été publiée. Nous nous sommes alors mis sur un rail qui a conduit à cette étude. Le lecteur recevra ainsi un aperçu de nos réflexions sur le statut du récit de voyage.

Cadres chronologiques et corpus étudié

Le XVIII^e siècle ainsi que la première moitié du XIX^e sont considérés comme l'âge d'or des voyages et des récits de voyage. En témoignent non seulement les récits de plus en plus nombreux, mais aussi plusieurs faits littéraires et culturels importants. Le public attend les nouveaux récits avec curiosité et impatience alors que le récit de voyage compte parmi les genres les plus populaires (Gelléri 2016 : 2).

À côté de ces phénomènes, on remarque des efforts théoriques très sérieux, entrepris dans le but de donner au voyage et à son écriture un plan et une structure. Ainsi naissent les *méthodes du voyage*. Celles-ci formulent des exigences concrètes vis-à-vis le récit d'un voyage : il doit relater plus les conditions naturelles, historiques

¹ Il s'agissait d'une communication présentée à l'École doctorale des pays de Visegrád, organisée les 16-17 octobre 2006 par l'association Plejada et l'Université Jagellonne.

et sociales du pays parcouru que le vécu du voyage. Les mêmes principes semblent encore prévaloir en partie au cours des années 1830-1840, notre période d'étude de prédilection.

Par la suite, je souhaite démontrer les réponses données par les relateurs² à ce défi théorique. Le corpus analysé comprendra principalement les récits des voyages effectués par les Français en Hongrie pendant les années 1830-1840. Cela permettra d'étudier à la fois la place du récit de voyage parmi les genres « littéraires » et la contribution des récits à la représentation et la connaissance des pays étrangers.

Évidemment, nous ne pourrions point nous charger de trancher dans le débat, d'ailleurs infructueux, sur la nature du récit de voyage, ni établir une date à partir de laquelle le récit de voyage serait devenu un « genre véritablement littéraire ». (Cela nous amènerait à une discussion semblable à celle qui a au lieu, au sujet de « l'invention du tourisme » entre les « partisans » de Stendhal ou de Chateaubriand). La présentation et l'analyse du statut générique dépasseraient également nos compétences et les cadres d'une courte étude. Ceci vaut d'autant plus que, d'après plusieurs spécialistes, le trait caractéristique essentiel du récit de voyage réside justement dans sa diversité. C'est un genre qui emprunte aux autres, et appelle, aux dires de Jean Roudaut, « au collage » (Roudaut 1997). Il ne dispose pas donc de véritable définition ou de description, si l'on fait abstraction des essais qui s'efforcent à déterminer le « sujet » de tout récit de voyage et à l'apparenter à tel ou tel genre, comme l'autobiographie.

Cependant, si l'on revient à une étude plutôt diachronique, en se penchant sur les changements subis par le récit de voyage au cours du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, on se rend aisément compte de l'importance des tentatives qui tentent d'encadrer le voyage et son écriture.

Les Lumières revisitent le voyage

Certes, ces tentatives ne caractérisent pas uniquement le XVIII^e siècle : elles apparaissent, en France et surtout en Angleterre, dès la fin du XVI^e. Qu'il suffise ici de signaler le *Voyage au Brésil* de Jean de Léry, publié en 1578 (Léry 1994 [1578]), ou les instructions aux voyageurs de la *Société Royale* britannique au milieu du XVII^e siècle³ (Rook 1665). Pourtant, à part l'ouvrage précurseur de Baudelot de Dairval (Baudelot de Dairval 1686), le désir de donner un appui théorique au voyage est surtout perceptible en France, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Ce désir est provoqué, selon nous, par deux facteurs. D'une part, la production énorme des récits de voyage imprimés, qui témoigne aussi de l'intérêt du public, révèle le caractère disparate des informations offertes par les textes ; d'autre part, des modes, propres à l'industrie du livre ou aux voyageurs mêmes, commencent à favoriser l'étude comparée et, par conséquent, la formulation de jugements. Pensons par

² Le terme « relateur » est proposé par Alain Guyot pour remplacer le trinôme auteur-voyageur- narrateur (Guyot 2012 : 29).

³ Il s'agit essentiellement de conseils donnés aux navigateurs pour bien mesurer pendant le voyage, parus dans douze volumes des *Phisosophical Transactions*. Nous nous référons au premier.

exemple aux collections des voyages (comme celle de l'abbé Prévost) qui rendent possible, par une simple procédure éditoriale (Szász 2002), la comparaison de plusieurs récits écrits sur le même pays, ou au *Grand Tour*, périple continental initié par les aristocrates britanniques, qui, par l'uniformisation de l'itinéraire et l'obligation de rédiger un récit, pousse les auteurs-voyageurs de voir de plus en plus profond (Szász 2005). Comme le siècle des Lumières considère le voyage et la lecture de son récit comme faisant partie de l'éducation des jeunes gens, et comme l'éducation doit être utile, les premières tentatives de systématisation du voyage et de son écriture naissent aussi sous le signe de l'utilité. Ces tentatives, qu'on appelle les *méthodes du voyage*, ont un double objectif : doter le voyage et le récit de voyage d'une structure arrêtée, et introduire de nouveaux types de discours (Wolfzettel 1996 : 266-267). Cela vaut principalement pour les quatre tentatives les plus connues : le discours politique et philosophique de Diderot dans son *Voyage en Hollande*, le discours naturaliste d'Horace-Bénédict de Saussure dans les *Voyages dans les Alpes*, le discours statistique de Volney (dans ses *Questions de statistique à l'usage des voyageurs*) et le discours anthropologique ou ethnographique du baron Joseph-Marie de Gérando, à l'extrême fin du siècle.

En vertu des conseils des auteurs des méthodes, le récit de voyage doit devenir, d'un ensemble de notes dispersées au hasard des aventures, et choisies arbitrairement par l'auteur, la description organisée, *quasi statistique* d'un pays étranger ou d'une région française (voire d'une île des Sauvages du Pacifique, dans le cas de de Gérando), avec de très importants détails sur l'histoire, la géographie et la société de la contrée en question. À peu près parallèlement, de nouvelles attentes sont formulées à l'égard du récit de voyage par le public lecteur ; ou bien par un public qui veut lire autrement. Ce public, composé essentiellement d'hommes politiques et des membres de l'Administration, lit aussi des récits de voyage, mais dans leur cas, la lecture n'est point une tentative d'évasion ou de divertissement. Selon eux, le récit de voyage est un instrument de la connaissance de l'étranger. Et les interprétations peuvent varier, d'un Volney (secrétaire du Comité de l'instruction publique sous le Directoire) pour qui le récit de voyage aide la connaissance, et par conséquent, la compréhension mutuelle des peuples, jusqu'au « citoyen Talleyrand », qui conseille à ses pairs de lire les récits de Bougainville et d'autres navigateurs afin de connaître les parties du monde qu'il vaut la peine de coloniser (Szász 2005). Ces traits soulignent à la fois l'utilité et les usages possibles du récit de voyage, et lui confèrent une valeur documentaire. Pourtant, dans ces textes, il manque la moindre allusion au caractère littéraire du récit de voyage ou à ses valeurs esthétiques⁴.

Les défis du XIX^e siècle

⁴ Comme nous avons déjà présenté dans le détail les méthodes du voyage et les différentes lectures du récit de voyage dans nos publications précédentes (et notamment dans notre livre paru en 2005) nous renvoyons le lecteur à celles-ci.

Au cours de la deuxième partie de « l'âge d'or » des récits de voyage qu'ont constituée les premières décennies du XIX^e siècle, dans un contexte du maintien de la vogue des *Voyages*, les récits doivent déjà relever un double défi. Ils doivent à la fois répondre aux critères préalablement formulés, et faire face à une situation inédite où les relations entre l'homme et l'espace environnant ainsi que la valeur de l'étranger ont changé. Il suffit peut-être de nous référer à la « découverte » des beautés du paysage traversé par le voyageur. Par conséquent il apparaît dans le récit la description de telle ou telle région, avec des allusions, de la part du voyageur, à sa beauté ou à son pittoresque.

La nouvelle vogue du récit de voyage, accompagnant, après la fin des guerres napoléoniennes, la mise en service de nouveaux moyens de transport (comme le bateau à vapeur et les chemins de fer) et l'élargissement des itinéraires, semble particulièrement favoriser, surtout à partir des années 1830, les voyages en Hongrie. Cette région de l'Europe, « oubliée » par les voyageurs du XVIII^e siècle (et surtout par les éditeurs), paraît littéralement « redécouverte » pendant les deux décennies précédant les révolutions de printemps 1848. Les voyageurs viennent non seulement en grand nombre, mais produisent aussi des textes de valeur. Il en est ainsi pour le maréchal Marmont, venu en Hongrie en 1831 et en 1834, le comte de Démidoff, qui traverse le pays en 1837, Edouard de Thouvenel, futur ministre des Affaires étrangères, effectuant un voyage initiatique en Europe Centrale en 1838, et le germaniste-orientaliste Xavier Marmier, bibliothécaire de Sainte-Geneviève, dont le récit documente un voyage du Rhin au Nil exécuté en 1845 (Marmont 1837 ; Démidoff 1840 ; Thouvenel 1840 ; Marmier 1846 ; Szász 2005).

Où retrouve-t-on les traces d'un besoin de remplir les critères définis par les philosophes du XVIII^e siècle ? Elles se font repérer surtout dans la structure des œuvres et dans l'argumentation des auteurs. Ces derniers cherchent tout le temps à être utiles aux lecteurs, tout en les divertissant ; ils essaient de compléter, de renouveler ou de corriger les connaissances sur l'Europe orientale disponibles en Occident.

C'est par exemple le cas du maréchal Marmont, dont le récit, document d'un long périple de Vienne jusqu'en Palestine, ne vise pas moins que de fonder une nouvelle connaissance de l'Orient, basée sur une observation presque scientifique :

Une douce hospitalité m'avait été accordée à Vienne, et ma vie s'écoulait paisible et uniforme, quand un souvenir de mes travaux passés et le sentiment des forces qui me restent m'ont fait concevoir le désir de donner un nouvel intérêt à mon existence, d'ajouter à mon instruction, et de satisfaire la curiosité qu'a fait naître en moi le mouvement qu'éprouve la société humaine, chez laquelle chaque jour amène des changements, et qui semble marcher vers une nouvelle destinée. On juge si mal de loin, les récits dénaturent si fort les faits, que celui qui veut connaître la vérité doit aller la chercher lui-même, et l'étudier sur place, en se dépouillant autant que possible de toutes les préoccupations et de tous les préjugés qui peuvent altérer son jugement. J'ai été trop souvent témoin des erreurs des autres, pour ne pas me défier de celles que je pourrais commettre : c'est donc dans un esprit de réserve que j'ai observé, et que j'ai recueilli les renseignements que je vais publier.

J'ai pensé aussi que l'intérêt de mon voyage pourrait être augmenté par des observations qui serviraient à résoudre quelques questions de physique (Marmont 1837 : 1-2).

Ce type d'argumentation, et la volonté de se fonder son récit sur des observations à tendance scientifique peuvent être aussi saisies chez les autres auteurs. Xavier Marmier conçoit et rédige son œuvre comme une dissertation scientifique, avec des notes de bas de page et une liste des ouvrages consultés sur les différents pays (Marmier 1846 : VIII-X).

Si l'on considère les méthodes proposées et les discours introduits par les auteurs du XVIII^e siècle, la structure et le contenu des quatre récits majeurs semble les suivre de près. À côté des aventures, souvent très personnelles, aucun des auteurs ne néglige la présentation de la géographie, de l'histoire et de la société de la Hongrie. Évidemment, les éléments évoqués par tel ou tel auteur peuvent être bien différents. Ainsi la représentation du Danube se fait d'une manière différente chez le maréchal Marmont, qui avait voyagé par terre que chez les autres qui ont pris le service des bateaux à vapeur sur le Danube hongrois.

La communication des données historiques peut aussi varier d'un récit à l'autre. Si tous les auteurs essaient de résumer autant que possible l'histoire de la Hongrie, les différences peuvent être énormes au niveau de l'interprétation. Cela vaut principalement pour le jugement formulé sur les relations – à cette époque déjà très conflictuelles – entre la Hongrie et l'Autriche. Ces différences n'enlèvent pourtant rien à l'importance de la méditation historique dans les œuvres.

Notons tout de même que la méditation n'est pas toujours de la même nature : la vue d'un château en ruines ou la visite d'un lieu de bataille – tel Mohács – pousse Edouard Thouvenel à raconter des légendes, répandues depuis la fin du Moyen Âge alors qu'un Xavier Marmier médite réellement sur la destinée humaine et le destin des empires, et essaie de présenter un tableau chronologique de l'histoire de la Hongrie.

Après avoir averti le lecteur des dangers de l'assimilation des légendes et de la tradition historique, Thouvenel rapporte le sinistre matin du 29 août 1526, où le diable aurait rendu visite au jeune roi de Hongrie Louis II, décédé quelques heures plus tard, à l'issue de la bataille perdue :

Le matin même du combat, un cavalier d'une haute taille, d'une maigreur presque transparente, et dont les yeux lançaient des éclairs, se présenta devant la tente royale. Les sentinelles le repoussèrent d'abord, mais son insistance et son extérieur étrange les engagèrent à prévenir le roi de ce qui se passait. Louis ne voulut point recevoir lui-même le visiteur, mais il députa vers lui son écuyer, dont le costume, égal en richesse à celui du souverain, pouvait faire illusion à un homme, suivant toutes les apparences, étranger à la cour. À la vue de cet officier, l'inconnu s'écria d'une voix terrible : « Tu n'es pas le roi ! Louis dédaigne de m'entendre ; qu'il tremble donc ! son dernier jour est venu. » Et, à ces mots, il partit au galop, répandant autour de lui une forte odeur de soufre (Thouvenel 1840 : 106-107).

La présentation de la même bataille suit une logique différente chez Marmier :

C'est là qu'en l'année 1526 l'armée hongroise fut anéantie par Soliman ; sept prélats, cinquante nobles, vingt mille soldats restèrent sur le champ de bataille.

Louis II, qui avait voulu lui-même engager le combat, pauvre enfant qui à vingt ans

portait déjà sur son front les signes de la vieillesse, pauvre roi qui, dans cette lutte désespérée, cherchait peut-être un dernier remède aux dissensions qui agitaient ses États ; Louis II, voyant ses troupes bouleversées, écrasées, prit la fuite et périt dans un marais. Zapolya, qui déjà aspirait à la couronne de Hongrie, se tenait près de Temesvar avec quarante mille hommes et ne fit rien pour soutenir l'honneur de sa nation.

Nulle bataille n'a eu, dans les temps modernes, des suites pareilles à celle de Mohacz. De ce jour-là date l'entrée des Turcs en Hongrie, leurs ravages dans le pays et cette domination que, pendant un siècle et demi, rien ne put ébranler.

Cent soixante et un ans après, dans cette même plaine de Mohacz, les chrétiens devaient venger avec éclat leur défaite. Au mois d'août de l'année 1687, Charles de Lorraine attaqua là les troupes turques commandées par le grand vizir, et les battit complètement. En 1526, ils avaient enlevé quatre-vingts canons et tout le camp hongrois ; cette fois, ils abandonnèrent en fuyant vers Belgrade tout leur camp et quatre-vingts canons ; on eût dit qu'ils acquittaient intégralement une vieille dette (Marmier 1846 : 205-206).

Sans vouloir multiplier les citations, nous signalons que, malgré la proportion assez élevée des références géographiques ou historiques, c'est dans la vision sociale que nos textes semblent s'être inspirés le plus par l'esprit des méthodes du voyage. Tous les auteurs procèdent à une analyse approfondie des réalités de la société hongroise, constatent des erreurs, et donnent des conseils pour l'avenir. Toutes les analyses aboutissent au même *jugement* : la société hongroise est malade, puisque, ayant conservé son caractère médiéval, elle est trop âgée. On souligne surtout l'absence de l'égalité devant l'impôt, comme principal obstacle du progrès. Ceci est évidemment inséparable d'une présentation du rôle et des privilèges de la noblesse hongroise.

Ces procédés de représentation et d'analyse, presque identiques dans les récits, suggèrent une uniformité du regard jeté sur la Hongrie et sur la société hongroise, même si les motivations varient selon les auteurs. On ne doit cependant pas oublier que le maréchal Marmont, le comte de Démidoff, Edouard de Thouvenel et Xavier Marmier jugent toujours ; ils jugent du pays, de son histoire et de sa société. Ils répondent par cela à la principale exigence formulée par Diderot dans le discours préliminaire de son *Voyage en Hollande*. Ils se présentent alors en voyageur-observateur « éclairé », même si ce terme peut déjà revêtir à leur époque une connotation un peu différente.

Conclusion

Pour conclure, on doit faire face à une question importante, laissée encore ouverte : quelles lectures à proposer à ces récits, rédigés et publiés au cours des années 1830-1840 ? Dans nos propos, nous avons surtout souligné la qualité documentaire, sinon statistique des textes. Mais celle-ci n'explique pas seule la grande popularité des récits à leur temps. Ils ont vécu plusieurs éditions, dans différentes formes⁵. Ils se lisent aussi comme une sorte d'autobiographie où l'on raconte son histoire personnelle. Ce

⁵ Outre une réédition complète en français à Bruxelles, le récit de Marmont était traduit en plusieurs langues, dont l'italien et l'allemand. Les parties consacrées à la Hongrie ont fait l'objet d'une édition à part en allemand. En ce qui concerne le voyage de Démidoff, au moins trois versions du récit ont été publiées. Le récit de Thouvenel parut d'abord dans la *Revue des deux Mondes* en 1839, et sous forme de livre en 1840. L'ouvrage de Marmier a aussi été réédité plus tard.

caractère subjectif, entièrement étranger à l'esprit des méthodes du voyage, les place justement à la frontière du récit littéraire avec le texte à tendance documentaire. La visite et la description d'un (ou de plusieurs) pays étranger(s) ne cache pas la quête de soi ou la volonté de renouer avec sa propre vie. Ceci nous amène à considérer que le récit de voyage ne peut jamais être lu comme un texte appartenant à tel ou tel domaine, ou comme relevant de telle ou telle définition, mais il doit subir au moins trois types d'analyse. Récit d'un parcours effectué dans l'espace, il se propose au géographe, document d'histoire d'un pays (ou de sa représentation), il doit être pris en compte par l'historien, alors que racontant la vie de quelqu'un (d'une manière nécessairement subjective), il exige aussi la lecture littéraire. Nos récits ne se trouvent ni dans l'un ni dans l'autre des domaines évoqués, mais plutôt à leur croisement. D'ici vient d'ailleurs la nécessité de connaître l'histoire et la géographie si l'on s'occupe des récits de voyage.

UNIVERSITÉ DE SZEGED
maître de conférences
szaszgeza@gmail.com

BIBLIOGRAPHIE

BAUDELOT DE DAIRVAL Charles-César (1686). *De l'Utilité des voyages, et de l'avantage que la recherche des antiquitez procure aux sçavans*, Paris : chez Pierre Aubouin et Pierre Emery.

DEMIDOFF Anatole de (1840). *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie exécuté en 1837*, Paris : Bourdin.

GELLÉRI Gábor (2016). *Philosophies du voyage : Visiter l'Angleterre aux 17^e-18^e siècles*, Oxford : Voltaire Foundation.

GUYOT Alain (2012). *Analogie et récit de voyage : Voir, mesurer, interpréter le monde*, Paris : Classiques Garnier.

KÖVÉR Lajos (2007). *A XVIII. század magyarságképe elfeledett francia források tükrében*, Szeged : JATEPress.

LÉRY Jean de (1994). *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil (1578)*, Paris : Librairie générale française.

MARMIER Xavier (1846). *Du Rhin au Nil*. Paris : Arthus Bertrand.

MARMONT Auguste-Frédéric-Louis Wiesse de (1837). *Voyage du maréchal duc de Raguse en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée, et sur les bords de la mer d'Azoff, à Constantinople, dans quelques parties de l'Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et en Egypte*, Paris : Ladvoat.1837.

ROOK (1665), *Directions for sea-men bound for far voyages*, *Phil. Trans.*, 30 May 1665, vol. 1, n° 8, 140-143.

URL : <http://rstl.royalsocietypublishing.org/content/1/8/140.full.pdf+html>. Consulté le 30 octobre 2018.

SZÁSZ Géza (2002). « La contribution des collections de voyage de la première moitié du XIX^e siècle », *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József Nominatae Acta Romanica*, Tomus XXI, 105-111.

SZÁSZ Géza (2003). *L'image de la Hongrie dans les récits de voyage et dans la presse en France, 1837-1847*, thèse de doctorat d'histoire, Angers : Université d'Angers.

SZÁSZ Géza (2004). « L'évolution du récit de voyage au XVIII^e siècle ». Tímea Gyimesi, Katalin Kovács, Olga Penke, Géza Szász (dir.), *Les genres en transition*, Szeged : JATEPress, 127-132.

SZÁSZ Géza (2005). *Le récit de voyage en France et les voyages en Hongrie (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Szeged : JATEPress.

THOUVENEL Edouard (1840). *La Hongrie et la Valachie. Souvenirs de voyage et notices historiques*, Paris : Arthus Bertrand.

WOLFZETTEL Friedrich (1996). *Le Discours du voyageur. Le récit de voyage en France du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris : PUF.